

COMPTE - RENDU ATELIER GENRE ET DIVERSITÉ

DIRECTION DES RELATIONS ET DES OPÉRATIONS INTERNATIONALES

« Intersections et expertises dans le développement : ou pourquoi le genre nous concerne tous »

Présenté par Tania Angeloff

21 MARS 2018

Mots-clés : genre, intersectionnalité, inégalités et réflexivité.



La sociologue, Professeure à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Tania Angeloff, est intervenue lors d'un atelier à la Direction des Relations et des Opérations Internationales (DROI) de la Croix-Rouge française, le mercredi 21 mars 2018, sur la thématique « Intersections et expertises dans le développement : ou pourquoi le genre nous concerne tous ». Elle travaille depuis plus de vingt ans sur les questions de genre et de travail, en particulier sur les terrains français, anglais et chinois. Actuellement, ses recherches se centrent sur une grande enquête collective portant sur les effets de la masculinisation de la société chinoise qui a entre autres pour conséquences une augmentation du trafic des femmes et des féminicides.

Tania Angeloff a démarré son intervention en insistant sur la rigueur scientifique et la transparence dont il est nécessaire de faire preuve, ainsi que sur la nécessité de situer son point de vue, en l'occurrence de chercheure, bien que cette position soit valable pour tous les discours, lorsque l'on partage une analyse.



En effet, selon elle, aucune parole n'est neutre et il est par conséquent impératif de répondre dans un premier temps aux questions « Qui suis-je ? » et « De quel point de vue mon discours prend-il son origine ? », « En quoi suis-je fondé à en parler et comment puis-je en parler ? » par rapport au sujet dont il est question, ici le genre.

Si le sexe a longtemps été employé en faisant référence à la différence biologique, le genre est le terme communément employé, depuis la Quatrième Conférence Mondiale sur les Femmes à Pékin en 1995, pour souligner une construction sociale des sexes autour de la définition des rôles masculins et féminins. Il vise également à souligner que l'égalité en matière de genre ne vise pas seulement les femmes, mais comporte une dimension intrinsèquement relationnelle, entre les hommes et les femmes, ainsi qu'à l'intérieur du groupe des femmes et du groupe des hommes. Tania Angeloff souligne l'importance de rappeler le contexte de l'émergence d'une notion, et c'est la raison pour laquelle elle est longuement revenue sur la genèse du terme de genre. Il a été employé une des premières fois en 1964 par Robert Stoller, psychiatre et psychanalyste américain, à propos des « identités de genre ». Il s'agit donc d'un terme importé des Etats-Unis des champs de la psychologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse. Dans le champ de la sociologie, c'est Ann Okley qui fait la première la différence entre le sexe et le genre, en considérant que le sexe renvoie à la nature tandis que le genre se situe du côté de la culture. C'est la raison pour laquelle on parle de « construction sociale des sexes (ou du genre) » ainsi que de « rapports sociaux de sexes ». Les sciences sociales voient donc les rapports entre les femmes et les hommes avant tout d'un point de vue social, sans dénier pour autant l'inscription d'un genre dans le corps.

Le genre renvoie à ces principaux éléments:

- La **différence** entre le masculin et le féminin
- La **hiérarchisation** de cette différence, cette hiérarchisation s'opérant systématiquement à l'avantage, non pas des hommes, mais des valeurs pensées comme masculines, et donc au détriment des valeurs pensées comme féminines
- Le **relationnel** : le genre ne concerne pas un sexe plus qu'un autre mais s'intéresse à la manière dont se constituent les rapports sociaux en fonction de normes contraignantes et d'injonction (à être homme/femme, féminine/masculin), normes tellement intériorisées et incorporées qu'elles sont occultées en tant que normes
- À un **processus** en constante reproduction et en constante évolution



Poser ce constat, c'est dire que les valeurs féminines sont globalement dévalorisées et que les valeurs masculines sont globalement valorisées. C'est également considérer le genre comme un invariant culturel mais qui se décline spécifiquement dans chaque culture. Lorsque l'on parle de hiérarchie, l'on parle d'inégalités. Les femmes représentent 51% de la population mondiale, 66% de la force de travail (dans le travail rémunéré et non rémunéré) ; elles sont responsables de 50% de la production de nourriture et perçoivent 10% des revenus tous secteurs confondus dans le monde.

Elles représentent 70% des travailleurs pauvres, et sont propriétaires dans le monde à hauteur de 1% (Banque Mondiale, 2014).

L'atelier a permis de comprendre que le genre ne signifie pas seulement un rapport inégalitaire entre les femmes et les hommes, mais qu'il est central pour appréhender l'ensemble des inégalités, à la fois entre les femmes et les hommes, mais également parmi les femmes et parmi les hommes. Le terme d'intersectionnalité désigne cette intrication d'inégalités. Cela fait à peu près dix ans que le terme d'intersectionnalité commence à saturer les discours académique et féministe en France. Tania Angeloff

a donc choisi d'aborder ce terme pour l'éclaircir, l'explicitier et l'élargir. Le genre est à l'intersection de rapports sociaux inégalitaires. Kimberlé Crenshaw est une juriste noire américaine à l'origine de ce concept. Cette dernière est partie d'un constat : la réalité quotidienne des femmes noires n'était pas la même que celle des femmes blanches aux Etats-Unis, dans les années 1970-1980. Ce concept s'inscrit dans la continuité du courant du *Black feminism*, au sein duquel des femmes noires américaines ont contesté la monopolisation de la représentation du mouvement féministe par des femmes blanches de la classe moyenne. Kimberlé Crenshaw appréhende les différentes formes de pouvoir, comme le genre mais également l'origine ethnique, l'appartenance religieuse, l'âge ou encore la classe sociale, de manière imbriquée et non pas de manière cumulative. Cette opération permet de sortir d'une certaine forme de « victimisation des femmes » pour se demander comment différents déterminants s'articulent autour du genre. En d'autres termes, les rapports sociaux entre les hommes et les femmes ne dominent pas tout, mais ils constituent une clé de voute, un point d'entrée. Il est donc pertinent de s'intéresser au genre en termes de classe sociale, de religion, d'âge, etc. Autant d'éléments qui entreraient dans la définition de ce qui est appelé « diversité » au sein de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge.

En évoquant l'exemple d'un programme fictif de nutrition et empowerment chez les Nuer, au sud Soudan, Tania Angeloff a démontré la manière dont, à la Croix-Rouge française, nous pouvons aborder l'intersectionnalité en nous demandant simplement, durant la phase du diagnostic de la situation : « Qui fait quoi ? », autrement dit « comment s'opère la division du travail entre les hommes et les femmes ? » La question de la faisabilité dans les projets qui se pose à nous, en tant qu'organisation humanitaire, a également été soulevée. En effet, Tania Angeloff admet qu'en s'intéressant aux questions de genre, l'on ouvre parfois une véritable boîte de pandore sans pouvoir la refermer. Dans ces conditions, il est important de viser parfois des objectifs plus modestes, en étudiant en amont les éléments de faisabilité en utilisant l'intersectionnalité et en posant la question de l'organisation sociale qui s'articule au genre (les relations de castes, de classe, de génération, d'ethnicité, d'orientation sexuelle) et en les confrontant à notre présence sur le terrain et à la perturbation introduite par certains programmes.

En fin d'atelier, la question de la réticence à la notion de genre a été soulevée. Il semble en effet qu'à chaque fois qu'une avancée sociale se produit, un retour en arrière s'opère. Lorsque l'on parle de genre, cela donne lieu à des réactions verbalisées ou non. En d'autres termes, cela entre en résonance avec chacun et chacune, et le caractère problématique de ce concept trouve son origine dans le fait que le genre renvoie à la corporalité dans la mesure où les identités de genre se mettent en scène à travers les manières que nous avons d'incarner masculinité(s) et féminité(s). Tout un courant de la psychologie sociale a naturalisé les rapports de genre en se basant sur la primauté de la « nature » des corps sur la culture. D'autres travaux ont été menés en réponse à ce courant. Il est possible de citer la thèse en paléonto-anthropologie de Priscille Touraille sur la taille des hommes et des femmes. Cette chercheuse explique que c'est à partir de la sédentarisation des sociétés que la différence de taille entre les femmes et les hommes s'est marquée, conséquence de la division du travail qui s'est opérée durant cette période : les femmes ont commencé à rester dans les foyers et à cultiver autour de ceux-ci tandis que les hommes allaient à la guerre ; ces mères et épouses avaient tendance à restreindre leurs apports alimentaires pour ces derniers et pour leurs enfants. Cette période a donc eu des conséquences sur les corps. Il semble ainsi qu'à l'argument « les corps ne se discutent pas », autrement dit au discours de naturalisation des corps (on dit aussi d'essentialisation du genre), la réponse est ici la suivante : il ne s'agit pas de discuter les corps, il s'agit de discuter le rapport que nous avons à ces derniers.

Durant cet atelier, Tania Angeloff a donné de la profondeur à la notion de genre, de plus en plus institutionnalisée dans les organisations humanitaires, tout en nous incitant à opérer un travail de réflexivité face à cette notion, en tant qu'organisation, mais également en tant qu'individus.

Références bibliographiques faites par l'intervenante :

- > [Crenshaw Kimberlé, 2005, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », 2005/2, n° 39, p. 51-82.](#)
- > Davis Angela, 1981, Femmes, race et classe, ed. des femmes.
- > Dorlin Elsa (dir.), 2009, Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination ?, PUF.
- > [Fassin Eric, 2015, « D'un langage l'autre : l'intersectionnalité comme traduction », Raisons politiques 2015/2 \(N° 58\), p. 9-24.](#)
- > [Chauvin Sébastien, Jaunait Alexandre, 2015, « L'intersectionnalité contre l'intersection », Raisons politiques 2015/2 \(N° 58\), p. 55-74.](#)
- > [Ait Ben Lmadani Fatima et Moujoud Nasima, « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé-e-s ? », Mouvements, 2012/4 n° 72, p. 11-2](#)
- > Compilation par Liz Cooke sur la question : 2013, « Resources », Gender & Development, 21:1, 177-187.
- > - [Cornwall Andrea, 1997, « Men, masculinity and 'gender in development' », Gender and development, vol.5, N°2, p.8-13.](#)
- > - Connell Raewyn W. et Messerschmidt, James W, « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », Gender and Society 2005; 19, p. 829-859.
- > - [Baric Stephanie, 2013, « Where the boys are: engaging young adolescent boys in support of girls' education and leadership », Gender & Development, 21:1, p. 147-160.](#)
- > - [Ruxton Sandy et Nikki van der Gaag \(2013\) « Men's involvement in gender equality – European Perspectives », Gender & Development, 21:1, p. 161-175.](#)
- > - [Mitchell Rhoda, 2013, « Domestic violence prevention through the Constructing Violencefree Masculinities programme: an experience from Peru », Gender & Development, 21:1, p. 97-109.](#)
- > - [Palmieri Sonia, 2013, « Sympathetic advocates: male parliamentarians sharing responsibility for gender equality », Gender & Development, 21:1, p. 67-80](#)
- > - [Slegh Henny, Barker Gary et al., 2013, « 'I can do women's work': reflections on engaging men as allies in women's economic empowerment in Rwanda », Gender & Development, 21:1, p. 15-30.](#)
- > - van den Berg Wessel, et al., 2013, «

CONTACT

Léna Ngouebeng

Référente technique psychosocial et point focal genre

E-mail : lena.ngouebeng@croix-rouge.fr

Tél. : 01 44 43 12 88

Retrouvez toutes les informations
sur le site intranet
<https://intranet.croix-rouge.fr>